

JEAN PAULHAN

LE GUERRIER  
APPLIQUÉ



Les Tranchées dans le Village

LIBRAIRIE GALLIMARD

5<sup>e</sup> édition

Extrait de la publication







LE  
GUERRIER APPLIQUÉ

DU MÊME AUTEUR

*Hain-teny.*

*Le Pont traversé.*

*Jacob Cow le Pirate.*

*Aytré qui perd l'habitude.*

*La Guérison sévère.*

J E A N P A U L H A N

LE GUERRIER  
A P P L I Q U É

CINQUIÈME ÉDITION

*nrf*

LIBRAIRIE GALLIMARD

*Il a été tiré de la présente édition soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont cinquante exemplaires numérotés 1 à 50 et vingt-cinq exemplaires hors commerce numérotés de I à XXV.*

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.*  
*Copyright by Librairie Gallimard, 1930.*



JE PARAIS...



Je parais plus grand que mon âge — je m'appelle Jacques Maast, et j'ai dix-huit ans. Quand ç'a été la troisième semaine de guerre, tout le monde et les filles du village où je passe mes vacances d'étudiant, me demandent : « Tu ne t'en vas pas ? »

Ces paysans me connaissaient depuis mes grands-parents : ils avaient de moi une opinion ancienne, et que je respectais. Puis, je les sentais supérieurs à moi par leurs habitudes et même par leurs plaisanteries. La conviction que j'étais bien plus instruit restait ici pure et faible : elle ne me servait de rien,

et c'est par ma bonne volonté que je continuais à mériter leur estime.

Donc ils sont surpris que je ne parte pas. A la vérité, je disais depuis deux ans que la guerre viendrait, je l'avais acceptée sans inquiétude : il me semblait suffisamment beau, pour l'instant, d'avoir eu cette perspicacité, et d'avoir cette énergie. Ils estimaient au contraire que ces qualités venaient d'une sorte de complicité à la guerre, qui me devait engager plus avant : il me le parut aussi, puisque je les voyais toujours associer les deux choses. Avec cet air un peu sauvage, je suis plus sensible que n'importe qui aux jugements des gens.

Le vieux Castagne disait : « J'irais bien, moi, quoique j'aie soixante-quinze ans. Je suis fort et courageux, je travaille tous les jours. » Et Caussèque en poussant sa voiture racontait le matin aux femmes des fenêtres : « Je dis que nous avons vingt-deux peuples avec nous. Les Chinois sont avec nous ; seulement ils se battent avec des bâtons, on ne peut pas les faire venir. Il y a aussi les Canadèques, mais les Canadèques mangent les hommes. »

Cela, que l'on trouvait ridicule, me touchait parce que j'y trouvais des sentiments nus, où le raisonnement ne mordait pas, et un goût d'aventure.

Richebois et Théaud avaient rejoint leur régiment. Sur cette route nous venions jouer, étant enfants, avec mon tricycle : ou plutôt je les faisais concourir et donnais un prix au premier.

Quelle autorité j'avais alors sur eux, bien que plus jeune. Mais aux dernières

vacances, en femmes ils m'avaient dépassé. Quand les filles passaient avec leurs paniers ou conduisaient vers la foire leurs jeunes frères, ils les plaisantaient mieux que je ne savais faire ; l'une d'elles se retournait ensuite pour les regarder, d'un regard qui montre une reconnaissance légère.

J'étais embarrassé, si l'on disait de moi : « Ça va faire le seul coq du village. »

Je me suis engagé la quatrième semaine, un peu par timidité. J'ai rejoint à Saint-Denis un régiment de zouaves.

Mon voisin de chambre est Glintz. Il me fait connaître un soir, au café, son camarade Sièvre, et Blanchet, qui est engagé volontaire comme moi — nous nous entendrons, d'ailleurs nous devons partir ensemble. Il a invité sa petite amie, sans doute blanchisseuse ;

elle habite cette ville grise et désordonnée.

C'est alors que Glintz et Sièvre ont fait, devant elle et nous, serment de ne pas se quitter, et de mourir même l'un pour l'autre. « Et si je suis tué, tu écriras à la famille. — Ils seront fiers, on arrangera ça. » Glintz plaisante ainsi, à demi.

Leur aisance à parler de ces choses intérieures me déroutait un peu. Cependant je demandai que Blanchet fût admis avec moi au serment. Mais ils ne veulent pas nous prendre au sérieux : « Avant que tu sois au front, la guerre sera finie. »

Et je pensais : « Pourvu que j'aie le temps de me battre quelques jours. »





# LA PEAU DE MOUTON



## I

Nous sommes un renfort de cinquante hommes, qui s'en va de Saint-Denis silencieusement. Il est bon matin, quelques gosses courent après nous.

Desplat-le-voiturier a planté un drapeau de deux sous dans le canon de son fusil. Blanchet marche à côté de moi ; une jeune femme, qui va tantôt derrière nous et tantôt nous dépasse, porte quelques moments le fusil de son mari.

De la longue route qui suit, je me rappelle seulement l'arrivée dans une ferme : la voiture, qui nous suivait, vide ici tout son bagage à terre, et tourne le dos. Nous découvrons les écuries et les

granges. Quand je veux sortir, plusieurs marchandes de gâteaux et de vin se tiennent déjà près du portail, appuyant leurs paniers aux deux bornes.

J'ai causé avec l'une d'elles. Il se trouva que j'avais rencontré sa cousine, qui vendait sur une place d'Alger, selon les jours, des gâteaux à la graisse, des pots et des couverts d'argent : occasions de parler. Mais, lorsque je rentrai, une heure plus tard, son panier était vide, ou peu s'en faut. Elle m'offrit de venir dîner chez elle.

Je l'ai suivie longtemps dans les sentiers qu'elle prenait. Ou bien nous marchions sur les petites digues, qui séparent les champs marécageux. Sa maison basse, et montée sur quatre pieds, semblait en carton et en sable : sur le plancher, des tapis usés se recou-



8461

*nrf*